

➔ « Passeurs d'histoires » chez Didier Jeunesse

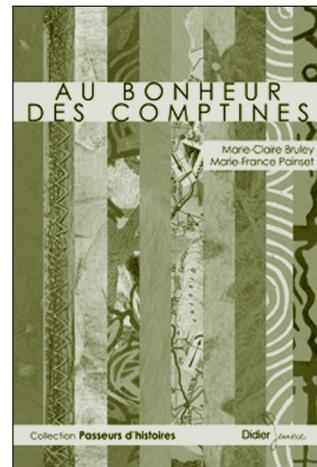
Annick Lorant-Jolly : Marie-Claire Bruley, comment est né le concept de la collection « Passeurs d'histoires » ?

Marie-Claire Bruley : C'est Michèle Moreau qui en est à l'origine et qui m'a sollicitée. Elle pensait d'abord à une collection qui pourrait couvrir tout ce qui touche à la littérature pour la jeunesse et puis, finalement, le concept s'est élargi à la culture de l'enfance. Quand Michèle m'a proposé de créer cette collection, j'ai été très séduite, peut-être parce que j'avais longtemps enseigné la littérature enfantine, que je connaissais ce domaine et le réseau de ceux qui ont consacré une grande partie de leur vie professionnelle – du côté de la recherche, de l'enseignement ou dans un autre cadre d'activité – à la transmission de cette littérature-là. Nous avons pensé que cette collection pourrait aider les professionnels à mieux connaître le patrimoine de tradition orale et la littérature contemporaine, ce qui contribue à sa création, son évolution. La collection s'adresse à ceux qui travaillent au quotidien avec des enfants. Il s'agit de leur donner des outils sérieux et rigoureux leur permettant de penser leur pratique, tout en évitant un parti-pris trop universitaire. Pour ce public large en effet, il faut que les livres soient accessibles par leur écriture, leur mise en pages aérée et l'apport d'outils concrets.

A.L.J. : Vous retravaillez beaucoup avec les auteurs ?

M.C.B. : Cela dépend. Pour certains on a pu retravailler beaucoup, mais plutôt sur le plan de l'écriture, pas sur le plan des concepts et des contenus.

Nous souhaitons laisser de la latitude à nos auteurs, nous voudrions que les entrées puissent être différentes, le style aussi, que chaque ouvrage ait son visage propre et son originalité. Parmi les trois premiers titres publiés par exemple, celui de Joëlle Turin se démarque par la présence d'illustrations, celui sur les comptines par sa collecte de textes. Le prochain, écrit par Isabelle Nières sera plus dense, plus universitaire. Elle l'intitulera, je crois, « Une introduction à la littérature pour la jeunesse ». Elle voudrait proposer une somme, offrant sur le sujet un regard vaste, étendu et soutenu par ses propres outils conceptuels, historiques, sociologiques et littéraires. Puis, en 2009, il y aura sans doute un livre sur la chanson écrit par Anne Bustarret. On y retrouvera la comptine et la chanson dans un ouvrage actuel et vivant, plutôt orienté vers la chanson d'auteur que vers la chanson traditionnelle sur laquelle beaucoup de choses ont déjà été écrites. Nous lui avons demandé de retracer une histoire de la chanson depuis vingt ou trente ans.



Entretien avec Marie-Claire Bruley

A.L.J. : Y aura-t-il un support sonore ?

M.C.B. : Non, a priori, car les références aux chansons seront trop nombreuses, mais cela peut encore changer.

Ensuite en 2010, un ouvrage d'Evelyne Resmond-Wenz, très iconographique, sur l'illustration dans les albums du XVIII^e et XIX^e siècles et du début du XX^e. Le désir d'Évelyne est d'intéresser tous ceux qui se servent de la littérature pour la jeunesse aux albums des deux siècles précédents pour contredire un peu cette idée toute faite, que l'album serait né avec *Babar* et Le Père Castor, et se serait ensuite développé dans les années 70. Elle aimerait montrer comment les albums des années 70, et ceux d'avant, se sont nourris de ceux des siècles précédents, et trouver, entre auteurs et illustrateurs, des relations et des filiations.

A.L.J. : Quels retours avez-vous des professionnels sur les deux premiers titres qui sont sortis, *Une enfance au pays des livres* de Michèle Petit et *Au bonheur des comptines* que vous avez co-signé ?

M.C.B. : Plusieurs articles, de nombreuses recensions sont parus. Des présentations nous ont été demandées. Nous avons fait des interventions au Salon de Montreuil, à Paris à l'Heure joyeuse, dans l'Essonne pour les bibliothécaires, dans le Nord-Pas-de-Calais dans plusieurs lieux, au colloque organisé par Didier Jeunesse au mois de juin, intervention qui a généré d'autres demandes.

A.L.J. : Vous accompagnez donc la sortie de ces ouvrages dans leur diffusion ?

M.C.B. : Oui, autant que nous le pouvons, et je pense que ce sont des livres qui s'installent doucement, petit à petit...

A.L.J. : Et vous essayez aussi de toucher un public d'enseignants ou d'étudiants dans les IUFM ? Ces ouvrages pourraient leur être utiles.

M.C.B. : Ce n'est pas si facile ! Didier Jeunesse a des commerciaux qui travaillent avec les IUFM. Et Isabelle Nières leur destine son livre. Mais les retours de ce public, s'ils sont bons, ne répondent pas tout à fait à notre attente. D'*Une enfance au pays des livres* par exemple, il nous est renvoyé qu'une biographie ne peut pas être un outil professionnel.

Ils veulent des livres plus directement pédagogiques, plutôt sous la forme de fiches. Je caricature un peu, mais à peine.

Nous avons aussi touché les centres de formation des éducateurs de jeunes enfants qui semblent bien se retrouver dans ce type d'ouvrages.

A.L.J. : Il faut que la collection s'installe, soit identifiée, repérée...

M.C.B. : En librairie aussi la collection a un peu de mal à trouver sa place. Par exemple, la Fnac nous a mis à côté de Claude Lévi-Strauss, en anthropologie. Ailleurs, on peut voir nos livres en littérature, en pédagogie...

A.L.J. : Ce sont effectivement des livres qui ne rentrent pas dans des catégories toutes faites. C'est ce qui fait leur intérêt d'ailleurs aussi.

En quoi ces livres correspondent-ils à une sorte d'aboutissement de votre propre parcours ?

M.C.B. : J'ai enseigné pendant vingt ans la littérature enfantine – aujourd'hui appelée plus communément pour la jeunesse – celle qui s'adresse aux enfants de moins de 6 ans. Et cela m'a passionnée. Au cours de ces années, j'ai pu écrire *Enfantines*, ce livre illustré par Philippe Dumas. J'ai décidé par la suite de me rapprocher des familles et des enfants, en devenant psychotérapeute, en ouvrant un cabinet. Je continue quelques actions de formation ou interventions dans des journées professionnelles, mais c'est ponctuel, et j'ai été très heureuse finalement de pouvoir renouer avec cette part de mon expérience professionnelle et avec mon intérêt pour la transmission : s'adresser à des jeunes adultes et leur faire redécouvrir la littérature qui a bercé leur enfance, pour qu'ils la goûtent à nouveau et la transmettent à leur tour...

Trop de professionnels de l'enfance disent qu'ils utilisent les livres pour enfants de manière intuitive, un peu aléatoire. Ils ne savent pas trop non plus quel impact leur travail peut avoir sur les enfants. C'est d'ailleurs l'un des intérêts du livre de Michèle Petit de nous faire savoir l'influence des livres sur sa propre enfance.

A.L.J. : C'est votre première expérience de direction ?

M.C.B. : Oui, tout à fait, je n'aurais jamais pensé faire cela. Et le travail avec Didier Jeunesse se passe bien, j'y trouve une véritable liberté de parole qui nous permet de faire avancer la réflexion.

A.L.J. : Pouvez-vous nous parler plus précisément des trois ouvrages publiés ?

M.C.B. : Le manuscrit de Michèle Petit dormait chez Hachette depuis longtemps et lorsque je lui ai dit que nous serions très heureux d'introduire notre collection

Entretien avec Marie-Claire Bruley

par son livre, elle n'a pas hésité. Le directeur de collection chez Hachette a accepté de lui rendre son texte et cela a été pour nous une chance de partir ainsi d'un témoignage. Au fond, nous avons tous du mal à rejoindre nos propres lectures d'enfance, c'est ce que Michèle parvient très subtilement à faire. Elle juxtapose sa propre histoire avec le goût qu'elle avait ou n'avait pas pour certains livres et rend ainsi manifeste son propre rapport à la littérature pour la jeunesse.

A.L.J. : Son livre laisse une place au lecteur pour s'identifier ou prendre du recul sur certaines de ses pratiques.

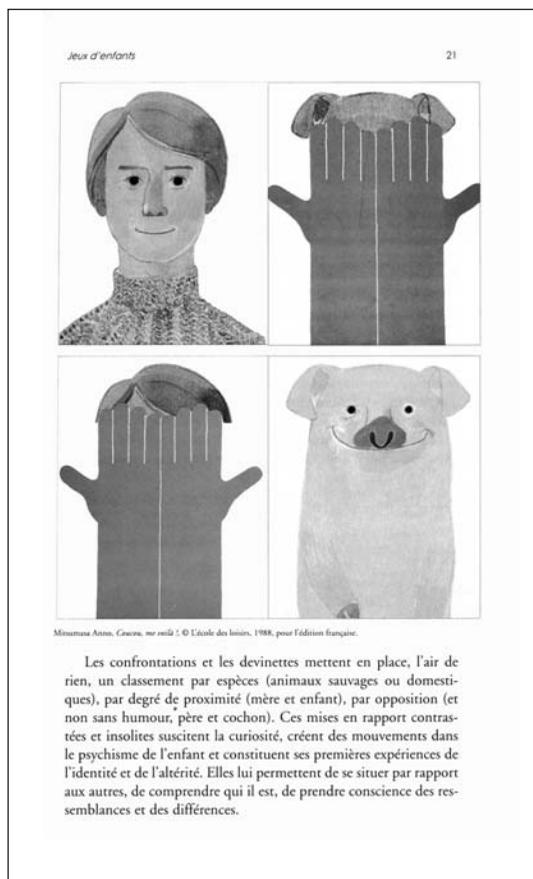
M.C.B. : Oui, son livre interroge et fait réagir...

Elle laisse d'ailleurs entendre que, si elle s'est tournée plus tard vers l'anthropologie et la recherche dans le domaine de la lecture, c'était sans doute pour des raisons biographiques. Elle souligne que c'est le fait d'interviewer des personnes sur leur rapport à la lecture qui l'a amenée à s'interroger sur sa propre relation aux livres. Et son désir est que son ouvrage permette à d'autres adultes d'entrer dans ce même questionnement.

Au bonheur des comptines n'est pas seulement un livre de plus sur les comptines. Marie-France Painset et moi-même avons voulu redécouvrir ce patrimoine en restant très attentives à la rencontre des enfants avec ces formulettes. C'est un genre littéraire duquel les adultes se détournent, qui les intéresse peu, voire quelquefois qui les agace, à cause de son côté fantaisiste. Les enfants, eux, ont toujours continué à en dire, à s'en servir, tout-petits, dès la crèche, mais aussi bien plus tard dans les cours de récréation par exemple : les comptines traversent les modes. Les enfants en apprécient la brièveté, l'allant, cette façon si concise et ramassée de dire les choses, mais bien plus encore, le rythme car la comptine parle au corps et le sollicite.

La comptine propose aussi à l'enfant un jeu avec le langage qui est très charnel : on en a plein la bouche, on expérimente ce qu'un mot peut faire, ça claque dans le palais, ou ça susurre... Cette approche sensorielle et rythmique n'a pas de prix parce qu'elle est une entrée dans le plaisir poétique.

Autre chose encore, la comptine, sous ses airs légers et primesautiers, permet d'aborder des choses fines et profondes, graves et difficiles. L'espace d'un ou de deux vers, quelque chose surgit à propos de la mort ou de la politique, du sexe ou de la religion.



L'une des pages très illustrée du livre de Joëlle Turin : *Ces livres qui font grandir les enfants* de la collection « Passeurs d'histoires ».

À côté d'albums récents figurent aussi des classiques, : ici *Coucou me voilà !*, de Mitsumasa Anno (L'École des loisirs, 1988)

Entretien avec Marie-Claire Bruley

A.L.J. : La comptine est un art populaire, avec une véritable tradition.

M.C.B. : Oui, mais en rapport aussi avec l'actualité. Dans notre collecte, il y a des comptines sur De Gaulle, Pompidou, Jacques Chirac, et même sur Ben Laden. On en entend aujourd'hui deux ou trois, pas définitivement formées, sur Sarkozy !

En fait, il y a des sujets inquiétants qui relèvent plus du monde des adultes, mais qui, par les conversations ou par le biais du journal télévisé, sont déversées au-dessus de la tête des enfants et dont ils ont besoin de faire quelque chose. Ils créent alors des comptines pour se décharger de leur angoisse et se réapproprient ces sujets à leur manière et de façon ludique et légère. C'est un genre en création permanente et le dernier chapitre est consacré aux créations d'aujourd'hui : elles peuvent être très crues comme celles qui parlent du sexe, mais ce ne sont pas les seules. Le phénomène de condensation qui opère comme dans les rêves, est très intéressant : il y en a une, très étonnante, qui parle du « trou du cul du chat » et se déroule de façon très crue pour, tout d'un coup, se terminer par « vive la musique – vive les trisomiques ». Trisomique, ce mot peut faire peur. Il apparaît comme ça, de façon très déliée, pas du tout organisée, comme quelque chose qui se décharge.

A.L.J. : Que pouvez-vous nous dire sur le nouveau livre de Joëlle Turin ?

M.C.B. : Joëlle est plutôt partie de l'enfant. Elle pense que certains livres sont des outils privilégiés pour aider l'enfant à grandir, à devenir créatif, curieux du monde qui l'entoure, à acquérir son autonomie. Elle pense aussi que ces livres sont de belles occasions de rencontres entre enfants et adultes qui favorisent un certain jeu, des relations ludiques, un monde imaginaire. Elle a choisi une centaine d'albums qui n'infantilisent pas les petits lecteurs, qui respectent leur rapport au monde, qui ne les enferment pas dans un prêt à penser. Ces albums, selon elle, constituent une vraie littérature, par les illustrations, par le texte, mais aussi par la mise en pages, et sont le fruit de créateurs qui savent écrire avec leur propre enfance, ou avec leurs souvenirs d'enfance, des livres très personnels.

Ces livres mettent en scène des histoires d'une profonde humanité. La vie n'y est pas toujours simple, les situations peuvent y être complexes, mais elles ne sont jamais sans issue. Ils montrent souvent des enfants – mais aussi des adultes – qui bougent, évoluent et se transforment. Ces héros, nés de l'imagination, sont des

personnages libres et vivants, et non des modèles porteurs d'une vision idéalisée ou étriquée de l'enfance. Ces albums montrent aussi une complicité joueuse entre adultes et enfants, qui exalte la confiance faite au jeune et le respect de son imaginaire. C'est une idée propre à Joëlle que cette complicité qui se vit dans le récit puisse enseigner à l'adulte et l'enfant réunis autour du livre des relations aussi souples et ludiques, et qui les aident à sortir des schémas autoritaires et rigides.

Nous avons souhaité y faire la part belle aux illustrations, pour montrer quel est leur rôle dans les albums. Elles permettent de mieux comprendre et visualiser le propos de Joëlle.

A.L.J. : Elle a choisi un corpus d'albums récents ?

M.C.B. : Pas seulement. Il y a des classiques comme Sendak, Ungerer ou de Brunhoff. Mais c'est vrai qu'elle a eu beaucoup de plaisir à faire découvrir des créateurs plus contemporains et souvent moins connus. J'ai insisté sur le fait que certains de ses lecteurs ne connaîtraient pas forcément Leo Lionni ou Maurice Sendak, et qu'il était important que ces grands classiques-là ne soient pas absents.

C'est un ouvrage qui est totalement porteur de la culture et du point de vue éducatif de son auteur. (Voir aussi la Note de lecture publiée p. 68 de ce numéro).



Illustration de Philippe Dumas
pour la 4^e de couverture
du livre de Marie-Claire
Bruley : *Enfantines*,
paru à L'École des loisirs
en 1988